DISCOURS SUR L'EDUCATION

PRONONCÉ A LA

DISTRIBUTION DES PRIX

DU

SEMINAIRE DES TROIS-RIVIERES,

LE 27 JUIN 1876.

TROIS-RIVIERES.

IMPRIMERIE DU "JOURNAL DES TROIS-RIVIERES."

1876.

DISCOURS SUR L'EDUCATION.

PRONONCÉ A LA

DISTRIBUTION DES PRIX

DU

SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES,

LE 27 JUIN 1876.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

La cause de l'éducation de la jeunesse, qui a toujours été considérée comme emportant les premiers intérêts de la société, mérite en notre temps surtout une grande attention et des soins sérieux. Les fausses doctrines qui circulent de toutes parts, et qui naissent chaque jour de la perversion des intelligences et de la corruption des cœurs, avertissent hautement que toute sécurité serait trompeuse, que la route est semée de précipices, et qu'il faut, pour y échapper, bien connaître les bornes qui indiquent le droit chemin. Ce qui est surtout à craindre, ce ne sont pas ces erreurs monstrueuses, qui, de prime abord, révoltent les intelligences, leur méchanceté avouée ne peut atteindre que les âmes déjà perverties ; mais que le mal revête les couleurs du bien, qu'un faux principe prenne l'ap-

parence d'une vérité, qu'une doctrine erronée s'annonce sous les dehors d'une leçon de morale ou de vertu : voilà le grand danger ! Il faut beaucoup de lumières pour reconnaître l'erreur sous ce masque qui la recouvre, et de fortes convictions, des principes solidement établis, pour ne pas transiger avec un ennemi aussi adroit, comme dans un chemin difficile et glissant de forts appuis et une marche prudente peuvent seuls garantir des chûtes.

Parents et amis, qui, chaque année, venez à pareille époque encourager de votre présence les membres de cette institution dans leur œuvre éminemment utile, vous avez droit à la reconnaissance publique pour ce concours bienveillant ; mais vous avez droit aussi à ce qu'on expose clairement à vos yeux l'enseignement que la jeunesse reçoit dans cette maison. Avec un soin minutieux, vous avez distingué dans votre famille l'enfant sur lequel la Providence vous paraissait avoir des desseins plus élevés ; vous l'avez destiné dès lors à occuper une place plus marquée dans la société, et c'est pour le préparer à cette fonction que vous l'avez envoyé ici compléter son éducation première par les enseignements de la haute éducation. Il vous importe donc de connaître comment cet enfant marche vers le but que vous voulez lui faire atteindre, s'il s'avance rapidement, quels sont les obstacles qu'il doit vaincre, à quels dangers il est exposé dans cette voie ; il vous importe de savoir comment on le prépare à devenir un homme parfait, un membre utile dans la société, un citoyen accompli.

L'œuvre de l'éducation se résume en ce mot : former l'homme, l'élever. A son entrée dans la vie, il

est dans un état d'impuissance totale, impuissance physique, morale et intellectuelle. Le faire sortir de cet état par le développement des facultés dont il porte en lui le germe : Voilà toute l'éducation. Entendue dans son sens le plus large, l'éducation comprend donc tout l'homme, son corps et son âme. Dans son sens restreint, elle n'embrasse que la haute partie de son être, l'âme, et c'est dans ce sens que nous en parlerons. Observons seulement que dans des maisons d'éducation comme celle-ci, l'éducation physique n'est pas négligée ; le corps reçoit un juste développement par un régime sagement ordonné et des exercices gradués suivant les forces croissantes de l'enfant.

Mais le cœur et l'esprit, l'âme qui est un reflet de la Divinité, sera l'objet d'une culture plus assidue, plus persévérante et plus noble. Cette âme apparaît frappée de la malédiction divine, toute couverte de ténèbres épaisses, et portant dans ses plaies profondes des semences de corruption et de mort. Au milieu de ce grand naufrage cependant, elle a conservé de magnifiques débris, avec lesquels on pourra reconstruire le vaisseau, et lui rendre, en partie du moins, sa beauté et sa solidité première.

La vie de l'âme s'exprime de trois manières. connaissance, impulsion, action : c'est le jeu de trois facultés qu'on appelle l'intelligence, la volonté et la sensibilité, et auxquelles toutes les autres se rapportent. Compléter le développement de ces facultés commencé dans l'éducation première, donner à chacune d'elles sa formation complète en l'appliquant à son objet propre : voilà bien tout le but de l'éducation secondaire, appelée aussi haute éducation, et ce discours

n'aura d'autre dessein, Messieurs, que de vous montrer la nature et les moyens de ce développement.

Ier POINT.

Avant d'entrer, Messieurs, dans l'exposé des moyens de formation des facultés humaines, il est nécessaire de bien préciser le jeu de ces facultés. La pensée est un fait complexe, qui comprend à la fois l'objectif et le subjectif. L'objet doit d'abord se présenter à l'esprit, l'éclairer et le fortifier, et alors l'esprit s'en empare ; en d'autres termes, l'objet se présente à l'intellect passif, et l'intellect actif ou la réflexion en prend connaissance. Pour que cela se fasse cependant, il faut que l'objet soit présenté sous une forme sensible, ainsi que l'atteste l'expérience ; et voilà pourquoi l'exercice de la pensée n'est possible qu'à l'aide des sens, L'âme est la forme du corps, dit l'Eglise ; elle ne peut donc agir que conjointement au corps. Ce n'est pas à dire que l'intelligence ne puisse agir indépendamment de la matière, mais seulement qu'elle ne peut pénétrer la raison intime des choses qu'en s'associant aux données des sens. L'intelligence se tourne constamment vers les images que lui fournit la sensibilité, et ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut pénétrer dans le monde intelligible. Telle est donc la marche de l'esprit : les sens fournissent les images qui accompagnent chaque opération de l'intelligence, puis, advenant l'acte de la réflexion, l'esprit entre en possession de la vérité, la volonté s'attache à cette vérité comme à un bien, et la sensibilité cherche à l'embellir afin de la faire mieux apprécier ; après quoi, l'action physique réalise au dehors le résultat de cette opération intérieure.

Dans le travail de l'éducation, il nous paraît nécessaire de présenter d'abord à l'esprit de l'enfant des pensées, qui tout en frappant son intelligence, agissent principalement sur sa volonté pour la former et la rectifier. Car, qui ne connaît l'influence de la volonté sur l'intelligence ? Qui n'a vu les tristes effets d'un cœur corrompu sur l'esprit le plus pénétrant? D'un terrain fangeux il s'élève continuellement des vapeurs malsaines, qui forment d'épais nuages par lesquels le soleil est bientôt obscurci ; ainsi d'une volonté pervertie s'échappe sans cesse une nuée de désirs corrompus, qui voilent la lumière de l'intelligence. C'est donc par cette première faculté qu'il faut commencer le travail de formation, puisque c'est d'elle que dépend tout le succès. Et, comme les idées revêtues de formes sensibles, présentées avec leurs apparences et leurs qualités, sont plus au pouvoir de l'enfant que les idées abstraites, il convient de développer en second lieu la faculté qui perçoit ces idées. La route ainsi frayée, il sera plus facile de pénétrer dans les sévères régions de l'abstraction, où l'intelligence s'agrandira par la contemplation de la vérité pure, par la perception des choses simplement intelligibles ou des raisons des êtres. Au reste, il n'échappe à personne que ces trois facultés, étant les diverses puissances d'un principe unique, ne peuvent se séparer absolument, qu'elles ont une action simultanée, et que le développement de l'une ne peut se faire sans l'accroissement des autres. Nous les distinguons cependant et nous les classons, surtout d'après les objets auxquels elles s'appliquent.

La volonté, créée pour le bien, le recherche natu-

rellement. C'est vers Dieu que se portent ses premières impulsions, lorsque l'âme est à peine consciente d'elle-même et de ses besoins ; ses plus vives aspirations sont pour lui, c'est de lui qu'elle veut se nourrir comme de son aliment propre. Si nous la voyons souvent se détourner de cet objet divin pour courir après les fantômes d'un bien illusoire, et s'égarer dans les ténébreux sentiers du vice, ne nous en prenons pas à sa nature qui est excellente, mais reconnaissons là les malheureux effets de la dégradation causée par le péché. Originée de Dieu, elle est l'image d'un de ses plus beaux attributs, et sa fin est céleste. Voulons-nous qu'elle suive fidèlement la voie qui la conduira à cette fin, traçons-lui ses devoirs, donnons-lui la théorie de la vertu, enseignons-lui la morale. La morale, voilà l'objet propre de la volonté, c'est en l'appliquant à cet objet qu'on lui donnera la force et la droiture qu'elle doit avoir.

La vie de l'homme sur la terre se passe sur trois théâtres différents, qui lui donnent comme autant de faces distinctes ; ces théâtres sont la société domestique, la société civile et la société religieuse. Chacune de ces sociétés a ses caractères et ses exigences propres, d'où découlent des devoirs particuliers pour chacun de ses membres ; mais toutes trois reposent sur un principe unique, d'où ressortent pour les sujets des obligations communes : ce principe, c'est l'autorité. On peut considérer l'autorité et l'obéissance, qui est son corrélatif, comme les deux pôles du monde moral, car toutes les obligations de l'homme viennent de ce qu'il est sujet-né d'une autorité suprême, qui est Dieu. Dieu, créateur de l'homme, a le domaine absolu

sur son être, et, comme il le destine à une fin, il peut et doit lui imposer les moyens d'y arriver, c'est là la raison de tous nos devoirs. Dieu commande et l'homme obéit, voilà tout l'ordre moral.

Il n'y a donc qu'une seule autorité, puisqu'il n'y a qu'un seul créateur ; et si, en outre des devoirs que nous devons rendre directement à Dieu, il y en a d'autres qui s'imposent à notre volonté, c'est que cette autorité suprême ne commande pas toujours par elle-même. Elle se sert souvent, pour nous manifester ses volontés, d'intermédiaires en qui elle repose ses droits, et envers lesquels nous devenons liés par des obligations particulières. Ces intermédiaires, ou délégués de Dieu, sont d'abord le père dans la famille, le chef dans l'Etat, le Pontife Romain dans l'Eglise. Bornés dans leur puissance d'exécution, ceux-ci ont besoin d'aides qui agissent et commandent sous eux, et qui sont plus ou moins nombreux suivant l'étendue de la société où ils se trouvent. Pour cela, ils participent de la même autorité, mais à un dégré d'autant plus restreint, qu'ils s'éloignent plus du centre du pouvoir. Ainsi se constitue, dans les trois sociétés que forment les hommes ici-bas, la sublime hiérarchie du pouvoir dont le sommet est toujours Dieu et Dieu seul, en raison duquel nous sommes tenus de plier notre volonté sous le commandement : *Omnis potestas à Deo.* Tout pouvoir vient de Dieu, dit St. Paul.

Voilà, Mrs. ce qu'il importe d'inculquer de bonne heure à la jeunesse, surtout dans ces temps ou le principe d'autorité est partout méconnu et foulé aux pieds. On laisse de côté les devoirs, on ne parle plus que de droits, et chacun oubliant que le droit n'existe qu'en

vertu du devoir, veut tout courber sous ses caprices : ce qui aboutit en définitive à la reconnaissance d'un seul droit, qui seul commandera, asservira et écrasera tout, le droit de la force. Que voulez-vous? si l'autorité ne vient pas de Dieu, d'où vient-elle ? De l'homme sans doute, elle ne peut venir d'ailleurs. Mais vous êtes homme comme moi, vous êtes mon égal, et vous voulez me commander, de quel droit le faites-vous ? Vous êtes le plus fort ? Je le veux pour le moment ; mais cette force, je la combattrai, je conspirerai contre elle, je l'affaiblirai en la divisant, et je la renverserai pour régner à mon tour, jusqu'à ce que moi-même je sois renversé. Qu'avez-vous à dire ? Le droit passe avec l'épée, et je puis comme vous me saisir du glaive et triompher par lui. Une seule chose peut me faire obéir volontairement et fidèlement, c'est le sentiment du devoir, c'est la voix de ma conscience. Dites-moi que vous tenez l'autorité de Dieu, que c'est en son nom que vous me commandez, montrez vous exécuteur fidèle de ses volontés sur moi, et je me courbe sous votre parole ; j'obéis même avec joie et avec amour, et fidèle dans ma soumission, comme vous êtes juste, doux, paternel dans votre commandement, je vivrai heureux en votre société dans l'harmonie de la paix.

Ainsi, nécessité de graver d'abord profondément dans l'esprit et le cœur de l'enfant cette grande loi de l'obéissance, sans laquelle il ne peut pas même être sociable, et qui devra le régir sur tous les théâtres de sa vie.

Mais à ce devoir commun aux trois sociétés hu-

maines, viennent s'ajouter des devoirs particuliers à chacune d'elles.

Dans la famille, où l'on touche encore aux sources mêmes de la vie, où toutes les forces sont retenues et resserrées par les doux liens de la paternité, toutes ces obligations paraissent se résumer dans l'amour. Que ce sentiment soit fortement imprimé dans le cœur de tous les membres de la famille, et toutes les vertus domestiques en rejailliront comme par un épanouissement naturel.

Dans la société civile, c'est le dévouement, l'esprit de sacrifice, qui se place après le respect de l'autorité ; et cela trouve sa raison dans la nature même de l'association. L'association, en effet, n'est autre chose que la mise en commun des lumières et des ressources individuelles, la réunion des forces particulières en vue du bien général. Mais pour que l'intérêt public passe avant l'intérêt privé, sans quoi on ne peut espérer d'harmonie sociale, il faut des cœurs capables de sacrifices, des âmes nobles qui sachent s'immoler pour la cause commune jusque dans leurs affections les plus chères et leurs préjugés les plus légitimes. Que l'on comprend bien l'importance d'un tel devoir, quand on voit comme aujourd'hui tant de déchirements dans le corps social, tant de jalousies qui s'épient et se trompent, tant d'ambitions qui se supplantent, tant de misérables vanités qui s'étalent au détriment du mérite, et qui ne craignent pas même de sacrifier des principes ou des intérêts majeurs pour une satisfaction d'amour propre ! De l'esprit de dévouement résulte pour la société un déploiement de vertus civiles, qui assure l'appui mutuel de toutes les for-

ces, l'accord de tous les rouages, le jeu sûr et facile de tous les ressorts, et en dernier résultat la prospérité publique avec le bonheur particulier.

A cette vertu de l'ordre social correspond dans la société religieuse l'esprit de foi. La foi, suivant le témoignage de l'Apôtre, est l'unique fondement de tout édifice spirituel. Mais il faut une foi véritable, une foi forte, éclairée, agissante ; une foi, qui, rivée au roc de Pierre, défie de là les tempêtes, et brave les flots des passions avec la stabilité du rocher sur lequel elle s'appuie ; une foi, qui méprise les dédains de l'orgueil et sur laquelle les fausses doctrines et les persécutions ne peuvent produire que l'épurement et le dernier éclat. De cette foi jaillit l'espérance, comme une fleur de sa tige, et avec l'espérance naît la charité, qui donne à l'homme sa perfection, comme la fleur annonce le fruit, qui est le dernier perfectionnement de l'arbre.

Un cours complet de religion exposera aux jeunes intelligences ces grands préceptes de morale. Il sera absolument détaillé, et commençant le travail de la haute éducation, il se poursuivra durant toutes les années consacrées à cette œuvre, occupant la plus large partie du temps, et dominant toutes les autres études de toute la hauteur de sa nature et de son importance. On en conçoit facilement le plan général : il prendra l'homme à sa sortie des mains du Créateur, fera l'histoire de sa chûte, le suivra dans sa marche expiatrice à travers les temps, et le montrera enfin racheté par le Christ, et conduit par l'Eglise à sa fin suprême, rentrant ainsi dans le sein de Dieu d'où il était parti.

Qu'importe ce que l'on peut dire de cette œuvre essentiellement religieuse ? Que peuvent faire ces cris

qui retentissent à nos oreilles : assez de catéchismes, assez de morales, assez de sermons ? Ces cris frappent l'air, mais voilà tout. Que l'on prouve que, dans ce citoyen, ce n'est pas avant tout un élu du ciel qu'il faut préparer ; que l'on démontre une autre fin de l'homme que celle d'arriver à Dieu, et nous nous rendons ; nous fermons nos catéchismes, nos chaires sacrées deviennent muettes, nous ne voulons plus de religion dans l'enseignement ! Mais jusque-là, point de concessions !

La théorie de la vertu étant donnée, Messieurs, il convient de l'appuyer sur des exemples : *longum iter per precepta, breve per exemplum*, a dit un ancien. la route des préceptes est longue, celle des exemples est brève ; et cela est vrai pour tout ordre de choses. Mais où trouver ces exemples de morale ? Nulle part ailleurs que dans l'histoire. Le premier ou plutôt l'unique but de l'histoire est un but moral, et de toutes les paroles employées par l'Orateur romain pour la définir, la plus juste, suivant nous, est celle ci : l'histoire est l'école de la vie, *magistra vitæ.* L'histoire dit encore le savant évèque de Langres, Mgr. Parisis, est le tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain, en même temps que celui des œuvres de l'homme agissant dans le domaine de sa liberté.

Si l'action de Dieu sur l'homme et celle de l'homme sous le regard de Dieu donnent tout le cercle de l'ordre moral, l'histoire qui montre ces deux actions telles qu'effectuées dans le passé, présente donc réellement en toutes ces choses des enseignements de morale. Nous insistons sur ce point, car tout le fruit des études historiques dépend de là. Que nous importe

à nous que telle nation ait autrefois habité telle portion du globe ; qu'elle y ait pratiqué telle religion, cultivé tels arts, étalé telle civilisation ; que ce conquérant ait subjugué les peuples, franchi les mers, effrayé tout le monde du bruit de ses conquêtes ; qu'en telle année telle révolution ait renversé des trônes, inondé la terre de sang humain, et changé même la face de l'univers ; que nous importe tout cela si nous n'y voyons une leçon de morale, un avertissement pour notre conduite future ? Ce qui ne nous touche de près n'intéresse que notre curiosité, et il nous est fort secondaire de lui donner satisfaction. Sous l'enveloppe des faits historiques, il faut donc discerner l'action providentielle, qui châtie les vices de l'homme et récompense sa vertu, ou prépare pour le jugement suprême une sanction éclatante aux lois éternelles de sa justice et de sa miséricorde.

Partant de ce principe, nous jetons un coup d'œil sur le domaine de l'histoire, et pour cela nous imitons le voyageur, qui, voulant mesurer des yeux l'espace, gravit une haute montagne d'où il voit se dérouler à ses pieds l'immensité de la plaine. Cette montagne pour nous c'est la sainte montagne de Sion, devant laquelle l'humanité s'arrêta, il y a dix huit cents ans, au pied de laquelle elle changea le cours de sa marche, et d'où jaillit pour le genre humain la lumière, la vie, le salut, la rédemption. Là, debouts auprès de la Croix, et dominant le monde, nous apercevons autour de nous trois sociétés distinctes, dont l'existence se partage la suite des temps : la société juive, la société païenne et la société chrétienne.

La première, étant avant tout figurative de cette

grande société du Christ dont nous faisons partie, nous devons l'étudier sérieusement, afin de nous préparer par là l'intelligence de celle-ci. Nous y distinguons les éléments primordiaux du christianisme, nous y voyons à nu les racines de la sainte vigne du Seigneur, et même nous pouvons apprendre à la lumière des prophéties, quels seront ses caractères et sa beauté et de quels fruits elle nourrira le monde. Ici se trouve un peuple, l'objet des prédilections du Très-Haut, vers lequel tous les autres se tournent comme vers leur centre. Ce peuple est la lumière des temps anciens par sa religion, qui est la seule vraie, par ses lois et ses institutions, dont le caractère est divin, et par sa mission, qui est de préparer à la terre les splendeurs du Christianisme avec l'avènement du Messie. Le rôle de la nation juive devra donc être bien compris, et pour cela il faudra pénétrer dans sa vie intime, étudier son caractère et sa constitution, et bien connaître les grands hommes que Dieu a préposés à son gouvernemnt.

Les enseignements, qui partent de la Judée, sont méconnus cependant des nations étrangères, dont l'ensemble forme une autre société plus vaste et matériellement plus puissante ; mais ces nations, ne conservant plus que quelques débris des vérités primitives, tombent bientôt dans les horreurs de la plus honteuse dégradation. Faut-il aussi pénétrer dans ce champ ? La jeunesse doit-elle entrer dans la société païenne, pour en étudier la vie, en découvrir les moyens et en percevoir les résultats ? Oui, car elle peut trouver en cela son profit. Mais ce ne sera pas avec cette admiration systématique, qui fausse tout en ne présentant

qu'un côté des choses, qui ne trouve qu'à louer dans une force brutale qui tue, dans une politique qui écrase, dans une religion qui corrompt, asservit et dégrade Ce ne sera pas non plus avec cette indifférence inintelligente, qui n'aboutit que plus sûrement à l'égarement de l'esprit et à la perversion du cœur; mais ce sera avec circonspection, avec sagesse, avec l'esprit chrétien, pour tout dire en un mot. Pris dans son ensemble, le paganisme n'est qu'un tissu d'absurdités, de crimes, de folies de toute sorte. Il n'y a qu'un profit pour nous à l'étudier, celui de reconnaître son impuissance radicale pour le bonheur de l'homme, et de mieux saisir par là la nécessité de la vérité chrétienne. Pour cela, une vue générale suffit, et encore cette vue doit-elle être prise de haut, de toute la hauteur du plan providentiel, en vertu duquel les nations s'élèvent, marchent, grandissent ou disparaissent, suivant que tel rôle leur a été marqué par le doigt de Dieu. Qu'il y ait eu quelques vertus dans la durée des siècles anciens, qu'il se soit rencontré dans toute l'existence de la Grèce et de Rome quelques âmes plus sages et plus fortes, disons même héroïques, cela se conçoit et s'accorde facilement. Mais cette sagesse toute relative, ces vertus si pâles de leur nature, ces actes d'héroïsme toujours si imprégnés de vanité, que sont-ils quand on les examine à la lumière du christianisme ? Quel attrait peuvent-ils nous inspirer ? Recherche-t on la lueur de la bougie, lorsqu'on a le plein jour, le beau soleil ? Nous, chrétiens, avons-nous le temps et le goût de nous arrêter au philosophe Socrate, quand nous avons devant nous Jésus-Christ, à Platon, quand St. Augustin se présente à notre étude ? Pouvons-nous

reposer un regard d'admiration sur un Mucius Scœvola, laissant consumer sa main sur le bûcher, quand même il aurait pu par là effacer la tache de son perfide assassinat, lorsque nous avons sous les yeux le martyr chrétien, qui se dévoue à tous les supplices pour sauver son innocence et conquérir le ciel ; et sur ces vestales, qui avaient leur place d'honneur aux jeux publics, lorsque nous rencontrons ces milliers de vierges, dont le silence du cloître abrite les vertus et voile les sacrifices ; et même sur le sobre Fabricius, sur le dévoué Régulus, lorsque nous apercevons cette multitude d'anachorètes, qui peuplent les déserts, et d'un autre côté ces Maurice et ces Sébastien sacrifiant leur vie, et, qui plus est sans doute, leur honneur de soldat et de citoyen pour le triomphe de leur foi ?

Oh ! cette admiration qui appelle l'imitation, réservons-la pour des objets plus dignes ; ce temps si précieux, consacrons-le plutôt à l'étude de la société chrétienne qui est la nôtre. Ici, la vie coule à pleins bords, la vérité repand partout sa lumière, le vertu se montre sous toutes les formes. Plus de fables, plus de mythes, tout est réel, sérieux, vivant et actuel. Il nous importe au suprême degré, il nous est nécessaire de savoir comment le divin Rédempteur a prêché sa doctrine et fondé son Eglise ; comment cette Eglise a surgi au milieu des abominations païennes, comment elle s'est développée sur la surface du globe, et quelle marche elle a suivie à travers les temps. Toutes les ténèbres ont été dissipées par elle, tous les sexes, toutes les conditions ont été sanctifiés par ses sacrements ; nous étudierons à fond ce travail divin, afin d'acqué-

rir par là la véritable sagesse, qui opère le salut. Des brevets d'ignorance nous seront sans doute décernés, parce que nous ne connaîtrons pas tel détail de l'histoire antique, que nous ne pourrons ni nommer cette petite ville ou cette rivière, ni dire à quoi s'amusait en telle année de sa vie tel grec ou tel romain ; mais il nous sera facile de renvoyer ces brevets à tous ces savants, qui vous défilent d'un trait de mémoire la longue chaîne des conquérants antiques, et qui savent à peine le nom des Apôtres du Christ, dont les conquêtes ont embrassé le monde, qui vous énumèrent avec complaisance tous les dieux et déesses de l'antiquité, et qui ne connaissent pas même pour les invoquer les saints, qui se sont faits leurs modèles dans le passé, et qui sont aujourd'hui leurs protecteurs.

Messieurs, ces études historiques seront distribuées dans les différentes classes que doit parcourir l'élève ; elles seront nécessairement graduées suivant ses forces, et appuieront constamment les préceptes de morale, auxquels il faudra joindre en dernier lieu l'application pratique.

Ce travail est le plus important, puisqu'en morale, rien ne vaut sans la pratique. Il nous est du reste facile de le comprendre : nous l'avons sous les yeux dans l'exemple du laboureur ou du jardinier, qui d'abord nettoie le terrain, déracine et enlève les mauvaises herbes, puis jette la semence. De même, il faut purifier l'âme de l'enfant, en domptant ses caprices et en détruisant ses mauvais peuchants, puis y faire germer la semence des vertus chrétiennes. Cette tâche est longue et difficile, sans doute, mais elle est néces-

saire : c'est l'œuvre d'une direction éclairée, ferme et persévérante.

Tout ne se borne pas là cependant. La jeune plante, qui s'élève de terre, demande à respirer un air pur et à être souvent arrosée, et d'autant plus qu'elle est plus exposée au soleil. Mais s'il est au pouvoir d'une main dévouée de tenir les jeunes âmes dans une atmosphère salubre, en les entourant des parfums de la piété et de la dévotion, par un ensemble bien réglé de pratiques religieuses, il ne lui est pas également donné de les pourvoir par elle-même des eaux qui peuvent les féconder. L'homme peut semer et planter, dit l'Ecriture, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Il faut donc ouvrir les canaux de la grâce, et recevoir par là le secours divin. Mais que cette eau sacrée coule librement et abondamment, il importe que cette âme soit fortement enracinée dans la vertu, comme la plante au sol. Nulle place ici pour cette rigueur janséniste, qui laisse l'âme se dessécher et tomber, en la privant de sa nourriture, sous prétexte de respect pour les sacrements : c'est moins que jamais le temps de mettre des bornes à la charité divine.

Bientôt les ardeurs des passions se feront sentir, il faudra arroser plus fréquemment ; et les orages du jeune âge s'annoncent de plus près, les vents commencent à souffler, les tempêtes éclatent terribles, longues, et désastreuses : alors les soins assidus, alors les secours généreux, les supports puissants, de même qu'on n'abandonne pas la jeune plante, que l'ouragan ébranle ou renverse, mais qu'on la relève au contraire, et qu'on la munit de nouveaux appuis. Ainsi se passe-

ront sans trop de ravages ces redoutables années de la jeunesse, après lesquels apparaîtront des jours plus calmes, où la vertu se fortifiera encore, et où ces jeunes âmes, solidement greffées sur Jésus-Christ, l'arbre de vie, pourront être transplantées sans danger dans le milieu social. Les aridités de cette nouvelle terre non plus que les rigueurs de cet autre climat, n'auront de prise sur elles, parcequ'elles ne s'éloigneront jamais de la prière et des sacrements, les deux sources de la vie ici-bas.

La volonté étant ainsi formée au bien, Messieurs, on comprend que le développement des autres facultés devienne plus facile et en même temps plus sûr. *Lucerna pedibus meis verbum tuum*, disait le Prophète David ; Votre parole, Seigneur, est le flambeau qui guide mes pas et la lumière qui éclaire tous mes sentiers. Dans la voie des arts et des sciences, où l'enfant doit pénétrer pour compléter son éducation, le seul guide, désormais bien compris, sera aussi cette parole, qui est la vérité souveraine, devant laquelle les ténèbres et les dangers disparaissent.

IIme. POINT.

L'homme, Messieurs, est destiné à agir autant qu'à connaître. Constitué roi de la création, il occupe le sommet de la hiérarchie des êtres créés, et son but, dit St Denis, est d'unir à Dieu qu'il adore comme maître et guide de sa science et de ses fonctions saintes. Car, contemplant d'un œil assuré la beauté suréminente, il la retrace en lui comme il peut, et il transforme ses adeptes en autant d'images de Dieu. (Matth. V. 18) La faculté, qui lui est donnée pour réa-

liser cette action, inspirée et dirigée par l'intelligence, porte le nom de sensibilité. Cette faculté mise en exercice produit l'art, et c'est par ce travail qu'elle se développe. Comme moyens de formation cependant, on ne peut comprendre que les arts qui relèvent et ennoblissent, et ainsi sont laissés de coté tous ceux dont le but est plutôt l'utile que le beau, c'est-àdire les arts mécaniques.

Dans l'enseignement de cette maison, on fait exception à cette règle en faveur de l'art commercial, à cause de sa grande utilité dans notre société. C'est par là que l'élève fait ses premiers pas dans la partie profane de l'enseignement : il parcourt successivement les différentes branches de cette science, afin que, advenant pour lui la nécessité ou l'opportunité de discontinuer sa haute éducation, il se trouve en état de pourvoir lui-même aux besoins de son existence.

Mais celui qui veut parfaire son éducation entre ensuite dans la carrière des humanités, c'est-à-dire dans l'étude des arts qui ont pour premier objet la beauté, et que tous les siècles ont fait servir à la culture de l'esprit humain. On est convenu de les appeler arts libéraux, et ils se divisent en beaux-arts et en belles-lettres, suivant qu'ils ont pour objet spécial le beau physique, perçu par les sens, ou le beau moral, perçu plus directement sans l'intermédiaire des sens.

Il suffit d'un moment de réflexion pour comprendre le soin qu'il faut donner au développement de la sensibilité. Comme une cause se juge le plus sûrement par ses effets, l'influence des arts sur la société nous fera bien sentir l'importance de la faculté qui les produit.

Les arts relèvent l'homme en purifiant ses affections, et en le mettant en contact avec un monde idéal, qui le rapproche de Dieu, principe souverain de son perfectionnement. Sous leur action, les mœurs s'adoucissent, les caractères perdent leur rudesse, les aptitudes se rectifient, les facultés grandissent ; à la pureté le goût joint la délicatesse, et il devient comme une règle intérieure qui soumet tout à l'ordre, comme une sorte d'instinct noble qui réprouve naturellement toute apparence désordonnée, et ne se plaît que dans les harmonies de la vérité et de la beauté. C'est par les arts que l'on acquiert ce vernis et cette politesse, qui rendent si aimable dans les rapports de la vie civile.

Mais pénétrons plus avant encore, et reconnaissons plus directement leur puissance d'action. Les arts sont l'expression de la vie du cœur : ils sont au cœur ce que les sciences sont à l'esprit. Or le cœur c'est tout l'homme. C'est lui qui règle ses desseins, fixe ses volontés et détermine ses actes. Sa vie, qui naît du sentiment, est d'autant plus forte que le sentiment s'exprime plus fréquemment, et qu'elle-même s'épanche davantage : de même qu'une eau, qui jaillit pressée de sa source, s'étend toujours et occupe plus d'espace à mesure qu'elle s'écoule. Donc, chez un peuple, plus il y aura d'arts pour traduire les sentiments du cœur, plus il y aura de chaleur et de vie.

Mais non-seulement les arts expriment et développent la vie de l'âme, ils la communiquent encore : ce qui vient du cœur va au cœur. Aussi, voyez l'artiste en face de son semblable. Il s'attaque à lui par toutes les parties de son être, il le presse, il le com-

mande, il le séduit, jusqu'à ce qu'il le possède tout entier. Tantôt il frappe ses yeux par des formes saisissantes, dont l'image captive son esprit ; tantôt il charme son oreille, et éveille dans son cœur des sentiments qui le dominent, tantôt il va droit à l'âme qu'il subjugue par les beautés puissantes de l'ordre moral, et maître enfin de toute sa personne, il l'entraîne à lui, le dirige à son gré et le fait agir comme il veut. Il lui transmet la vie dont il est animé, et c'est ainsi que les arts feront grandir et prospérer les peuples en grandissant et en se perfectionnant avec eux. Il est vrai qu'ils peuvent faire pour le mal ce qu'ils font pour le bien ; et dans l'antiquité, où la dégradation du cœur était générale, on n'est pas surpris de voir les philosophes bannir les arts de leurs républiques. Mais cela ne peut que mieux démontrer le soin avec lequel ils doivent être enseignés et dirigés. Que le cœur soit noble et pur, et que les arts se trouvent ainsi mis au service du bien, et d'immenses bienfaits rejailliront de là sur la société.

Nous avons dit, Messieurs, que le beau physique ou celui qui tombe sous les sens, est l'objet spécial des beaux-arts proprement dits. Or ce beau se manifeste de quatre manières : par les formes, par les couleurs, par le mouvement et par le son. On peut donner à une substance de belles formes ou la revêtir de belles couleurs, de même qu'un corps peut faire de beaux mouvements ou rendre de beaux sons. Voilà donc autant d'arts distincts : celui de la forme, qui est double, celui de la couleur, celui du mouvement et celui du son. Les trois premiers s'adressent à la vue et charment surtout l'imagination ; le dernier frappe l'oreille et pénètre directement au cœur.

Mais il en est un autre qui réunit à lui seul ces quatre moyens, et dont la puissance d'expression est conséquemment bien supérieure : c'est celui de la parole. Comme l'architecture et la sculpture, la parole réfléchit toutes les images du monde sensible ; comme la peinture, elle retrace, elle décrit, elle peint ; chez elle se trouvent le nombre et la cadence comme dans l'art du mouvement, et l'harmonie même de la musique ne lui est pas étrangère. Le beau physique n'est pas d'ailleurs son objet propre ; c'est le beau moral, celui qui s'adresse directement à l'âme, comme un beau raisonnement, une belle déduction. Ici s'ouvre tout le domaine de la pensée, et la pensée embrasse toute la création, tout l'homme et Dieu même. C'est donc avec raison que l'on considère la parole comme le premier et le plus puissant de tous les arts, et qu'on lui réserve la plus large place dans les les années de l'éducation. Les autres arts n'acquièrent une importance majeure que lorsqu'ils deviennent un objet professionnel, mais alors ils sortent du but de l'éducation. Au contraire, on ne peut être un homme vraiment instruit et policé, à moins de savoir manier la parole, soit verbalement soit à l'aide de la plume.

Donnonsdonc aux premiers une part de soins assez large, plus large même, si l'on veut, que celle qu'il reçoivent généralement ; et s'il n'est pas essentiel que l'élève acquière toute la capacité de l'exécution, qu'il possède au moins parfaitement celle de l'appréciation. Qu'il sache que le triomphe de l'architectu re est la convenance des moyens avec le but, comme celui de la sculpture est la simplicité dans l'expression ; que la

peinture excelle par l'action ou la vie, l'art du mouvement par l'ordre et la proportion, et la musique par l'harmonie et l'expression sentimentale. Mais ses études détaillées et approfondies, et surtout sa persévérante application, seront réservées aux belles-lettres, c'est-à-dire à l'art d'écrire et à l'art de parler. Voilà le point capital !

Nous croyons avoir démontré, Messieurs, l'importance des études artistiques, nous en avons tracé le cercle ; il est temps de voir comment ces études peuvent et doivent se faire. Encore ici nous procédons par préceptes et par modèles.

Les préceptes ou les lois des arts sont l'itinéraire de l'esprit vers le beau, puisque le beau est l'objet de l'art. Pour bien comprendre quelles doivent être ces lois, il faut donc savoir ce qu'est le beau : on ne peut se diriger vers un but, à moins de le connaître parfaitement.

Si nous consultons le sens commun, ou cette conviction qui réside en tous parce qu'elle est dans chacun, nous voyons que le beau est ce qui contient la perfection en général : nous disons que telle chose est belle parce qu'elle est comme elle doit être, elle est parfaite en son genre. Plus particulièrement, nous reconnaissons la beauté là où il y a la convenance des moyens avec la fin, l'ordre, la proportion et l'harmonie, l'unité et la variété qui est son épanouissement, la vérité et la bonté. Mais si ces qualités ne se trouvent dans une chose qu'à un degré plus ou moins prononcé, nous n'aurons qu'une beauté limitée ou relative. L'être qui réunira ces qualités à un degré parfait, sera donc le seul type du beau, le beau absolu. Et,

cet être, quel est-il sinon Dieu ? Ce témoignage de notre sens intime et de notre raison s'accorde parfaitement avec celui des Saintes Ecritures, qui proclament que Dieu est beau, que sa beauté accompagne sa majesté et sa gloire, et qu'il s'en revêt comme d'un vêtement.

Si Dieu est le beau absolu, les lois générales des arts ont donc leur fondement en lui. Elles ne peuvent en effet être basées sur une beauté relative, puisque cette beauté est elle-même réglée par une beauté supérieure, et qu'alors ces lois ne seraient pas immuables, le relatif étant toujours sujet à un changement possible. La perfection, la beauté infinie de Dieu, source et modèle de toute beauté distincte de lui, voilà l'unique fondement des lois premières des arts, sur lesquelles sont assises toutes les lois ou règles particulières ; la splendeur des attributs de Dieu, voilà le guide de l'homme dans la recherche du beau. Donc toute loi, tout précepte artistique qui contredira ces sublimes attributs, devra être rejeté comme faux, comme ne pouvant conduire au but de l'art.

Mais si la beauté absolue est en Dieu,il doit y avoir un art divin qui effectue cette beauté, et qui deviendrait ainsi le premier modèle de l'art humain, comme le beau divin est le type suprême du beau créé. Oui, Messieurs, et St. Augustin proclamait, il y a quatorze siècles, que cet art divin n'est autre que la personne même du Fils de Dieu. Essayons par un rapprochement de saisir quelque chose de cette sublime vérité. Notre âme en se connaissant, en se *pensant* elle-même, si l'on me permet cette expression,se répète en quelque sorte en face de soi, dans une image où elle est réfléchie.

Ainsi Dieu se connaissant éternellement produit éternellement une pensée qui le répète vis-à-vis de lui-même, et cette image produite par l'entendement divin est parfaite comme cet entendement lui-même. Elle est vivante et substantielle comme lui, c'est le Fils de Dieu, c'est la splendeur du Père, c'est l'art divin.

Observons cependant que Dieu peut contempler son essence infinie non-seulement en elle-même, comme quand il produit l'art divin, mais encore en tant qu'elle est imitable. " Dieu, dit St. Thomas, connnaît parfaitement son essence, il la connaît donc de toutes les manières dont elle peut être connue. Or, elle peut être connue non-seulement en tant qu'elle est en soi, mais encore en tant qu'elle est participable par des créatures par quelque manière de resssemblance. " (Som. théo, p. I. q. XV. a. 2.) Ce second mode de la connaissance divine produit en Dieu les idées ou les raisons des êtres possibles. " L'idée, continue le même docteur, n'est pas l'essence *comme telle*, mais l'essence en tant qu'elle emporte le modèle de telle ou telle créature, ou la *raison* de cette créature. [Même endroit]. Maintenant, que cette imitabilité de l'essence divine apparaisse dans le beau, et Dieu voit sa splendeur infinie imitable à tel degré, suivant telle combinaison qu'il lui plaît ; il voit les idées ou les raisons de toutes les beautés possibles. De plus, qu'il veuille réaliser ces idées, effectuer cette imitation, et toutes les beautés de la création, qui jusqu'alors ne subsistaient qu'à l'*état idéal* dans l'entendement divin, jaillissent du néant et apparaissent chacune dans sa réalité propre. Cet œuvre est une image de l'art divin, un reflet de la beauté absolue, qui sera pour l'artiste

un autre modèle bien beau encore, mais à une distance infinie du type suprême qui domine tout.

Ainsi le premier modèle à étudier dans la culture des arts, c'est Dieu avec ses perfections infinies ; le second, c'est la création avec toutes ses merveilles. L'art humain imitera l'art divin en lui-même, et tel que réfléchi dans l'universalité des choses créées. On reconnaît ici l'erreur de ceux qui ne veulent voir dans l'art qu'une imitation de la belle nature. C'est par trop restreindre le but et les moyens de l'artiste ; c'est mettre de coté le principal pour ne prendre que l'accessoire ; c'est remplacer la chose par l'image, la réalité par la figure, le modèle par l'imitation, et, pour tout dire en un mot, c'est être trop peu chrétien.

Un troisième genre de modèles se présente aux études de l'élève. Et celui-ci est le plus élémentaire. Ici, le travail d'analyse est complet, tous les détails de la route sont indiqués et frayés, tous les pas à faire sont tracés d'avance ; aussi c'est à l'étude de ces modèles que l'on consacre la plus grande partie du temps. On comprend que nous voulons parler des produits artistiques de l'esprit humain, de ce vaste répertoire où tous les siècles sont venus déposer leurs chefs-d'œuvre, où le talent va s'éclairer et se perfectionner, où le génie même ne dédaigne pas de puiser ses inspirations. Le seul embarras qui s'offre ici est celui du choix, et pour le faire disparaître, il est nécessaire de prendre une vue générale de l'histoire de l'art humain en faisant suivre le récit de la critique.

Cinq grandes phases bien distinctes nous paraissent se partager toute la suite de cette histoire. La première comprend l'art oriental, qui ne nous intéres-

se plus guère que pour la littérature, les autres œuvres n'ayant pas survécu à la ruine des temps. Sous le rapport de l'art littéraire, l'Orient nous offre la Bible. Que faut-il penser de la Bible au point de vue de la littérature ? Y a-t-il là un modèle qu'il faille étudier ? Ce modèle mérite-t-il beaucoup de considération ? Messieurs, le cadre de ce discours ne nous permet pas de dérouler à vos yeux les beautés littéraires de ce livre divin, ce qui serait une tâche aussi facile qu'étendue, nous nous contenterons d'un raisonnement bien simple. D'après ce qui a été établi précédemment, la beauté absolue se trouve en Dieu, et c'est de cette beauté que découle, comme de sa source, toute beauté créée, tout le monde esthétique est un rejaillissement de Dieu. Rien donc ne peut-être beau dans aucun genre, à moins de réfléchir la splendeur divine,et plus une œuvre réfléchira cette splendeur, plus elle sera belle. C'est dire que des idées sur Dieu dépend toute la perfection de l'art chez un peuple, car plus les rapports avec Dieu seront intimes,plus on le connaîtra, plus on réflétera sa beauté par l'art.

Avec cette grande mesure apprécions la beauté littéraire de la Bible. A quelle distance de Dieu se trouvaient les auteurs qui l'ont écrite ? Dans quels rapports vivaient-ils avec la Divinité ? Quelles notions en avaient-ils ? Ces hommes étaient du peuple de Dieu, et le Très-Haut gouvernait lui-même son peuple et souvent même immédiatement. Il se révélait à lui pour ainsi dire habituellement, il entretenait lui-même sa vie. Que dis-je ? C'est sous l'inspiration céleste que les auteurs sacrés ont écrit, c'est le Verbe divin lui-même qui a parlé par leur bouche, c'est l'éternelle

Vérité qui s'est manifestée aux hommes. Aussi, quelles lumières sur Dieu, sur l'homme et sur la création ! quelles voix puissantes que celles de Moïse, de Job, d'Isaie, de David, de Jérémie, d'Ézéchiel, des Evangélistes, de St. Paul, de St. Jean ! Quels torrents de poésie et d'éloquence s'échappent continuellement de ces bouches enflammées des ardeurs divines et remplies des suavités célestes ! Il y a dans tout l'ensemble de ces ouvrages sacrés, dit Mr. Laurentie, la trace profonde d'une création merveilleuse qui ravit nos pensées et nous remplit d'enthousiasme. On voit que c'est Dieu même, si j'ose le dire qui est le poëte, l'inspirateur de ces pensées simples et sublimes. Ses prophètes parlent pour lui, ils ont assisté à ses conseils, ils publient ses secrets ; ils sont armés de son tonnerre, ils menacent ou pardonnent en son nom ; jamais la poësie humaine n'a pris cette grande autorité.

La jeunesse prêtera donc une oreille empressée et fidèle à ces divines harmonies, elle s'en laissera charmer et ravir ; elle se pénétrera, se saturera de la Bible, et ce sera son triomphe dans l'art comme dans la foi et la piété.

Messieurs, la règle artistique dont nous venons de nous servir pour apprécier les livres saints, et qui est la seule vraie, nous tombe involontairement des mains lorsque nous entrons dans la seconde phase de l'art. Comment ? c'est par les idées sur Dieu qu'il faut juger du mérite de l'art gréco-romain ou paien ? Mais les Grecs et les Romains avaient-ils donc la moindre notion du vrai Dieu ? N'avaient-ils pas au contraire placé sur leurs autels les divinités les plus fausses et les plus monstrueuses, tous les crimes personnifiés ? Mécon-

naissant Dieu, pouvaient-ils s'expliquer l'homme qui est son image? Pouvaient-ils même comprendre parfaitement la création, qui est son reflet ? Or, Dieu, l'homme et la création, voilà tout l'ensemble des réalités, et si les paiens n'ont pu lire dans ce grand livre parce qu'ils n'en avaient pas la clef, ils n'ont pu avoir d'autres vérités que celles qui pouvaient se dérober par l'extérieur du livre. Et pourtant c'est un des leurs qui a proclamé que le beau est la splendeur du vrai. Où peut donc être le beau chez eux, puisqu'ils n'avaient pas la vérité ? Mais j'entends, on fait assez volontairement le sacrifice de l'idée, de la pensée, du fond, quand il s'agit de l'art paien, et l'on se retranche sur la forme.

Nous ne nous arrêterons pas, Messieurs, à démontrer que la forme sans le fond ne vaut rien, qu'un faiseur de belles phrases n'est le plus souvent qu'un habile instrument au service de l'erreur, comme un art adorateur de la forme est une peste dans une société. Nous ne tenons pas même à faire observer que la convenance avec l'idée est le premier mérite d'une expression, et que les païens n'ayant que de fausses et basses idées, il y a déjà là une forte présomption contre la valeur de leur forme. Nous admettons au contraire, pour leur honneur, un étrange contraste entre leurs pensées et la manière dont ils les exprimaient, et nous nous demandons ce que la forme des anciens ainsi considérée peut avoir d'utile pour nous.

Les arts sont l'expression de la société, répète-t-on souvent ; le caractère d'une société se manifeste dans les arts et en particulier dans la littérature. Or, la société païenne n'avait guère d'autre vie que celle

des sens, l'esprit était mort en elle : ce doit donc être là le caractère de son art, ses belles formes doivent s'adresser exclusivement aux sens. Aussi voyez avec quel soin ses littérateurs évitent de donner à un mot une autre place que celle qui lui convient, comme ils agencent leurs phrases, comme ils tournent leurs périodes, toujours dans le but de flatter agréablement l'oreille. Ils ont tout calculé d'avance, et le son de telles syllabes, et la valeur musicale de telle chute, et l'effet de telle construction. Cicéron nous dit, dans son traité de l'Orateur, qu'il a souvent vu des assemblées du peuple s'émouvoir et éclater en applaudissements après quelque phrase bien construite d'un discours. Quand on voit de tels goûts dans les masses, on s'explique mieux le soin excessif que les orateurs et les écrivains mettaient à perfectionner leurs formes, et l'on croit plus facilement l'histoire lorsqu'elle nous dit que Isocrate mit quinze ans à composer son panégyrique d'Athènes.

Les mêmes goûts régnaient aussi dans les beaux arts proprement dits, où l'on s'évertuait à charmer les yeux. " Rien n'est gracieux et beau, dit un écrivain, comme les contours de leurs statues, élégant et proportionné comme les monuments de leur architecture." Nous souscrivons à ce jugement, et au point de vue de l'effet sur les sens, nous accordons volontiers la palme et presque la perfection à l'art gréco-romain ; nous ne mettons qu'une restriction à l'endroit de la monotonie qui devait nécessairement résulter du continuel retour de ces belles formes, et surtout du pédantisme au quel devaient aboutir tant de recherches, de remaniements et de compassements. Mais, comme il y a une ac-

tion sur les sens qui n'est pas désordonnée, comme une belle pensée gagne encore à être présentée sous un beau vêtement, nous concluons que les modèles païens peuvent être étudiés avec profit sous ce dernier rapport, pourvu qu'un soin scrupuleux préside au choix des morceaux, et que cette étude soit tout-à-fait secondaire, comme la forme l'est toujours à l'idée.

Nous nous consolons de ce triste spectacle du beau païen, lorsque nous contemplons les magnificences de l'art de la troisième période. Dans l'intervalle, le Christianisme a été fondé ; son éclatante lumière a dissipé les ténèbres du paganisme, sa doctrine sainte a changé les idées, corrigé les mœurs et réformé les croyances, une société nouvelle est apparue. L'Eglise, aidée de Dieu, l'a formée d'éléments grossiers et barbares qu'elle a pétris de son sang et animés de son souffle. Ce travail a été nécessairement long, et quand on en envisage les difficultés, on n'est pas peu surpris de l'audace de l'impiété, qui vient reprocher à l'Eglise de n'avoir pas donné subitement au monde une société accomplie. Ce n'est guère qu'au treizième siècle que l'esprit de foi pénètre profondément toutes les parties du corps social, et alors apparaît dans les Etats chrétiens un déploiement de charité et de beautés morales inconnues jusque là. Les arts manifestent cet état de choses. On y voit le triomphe de l'esprit sur la chair ; ce n'est plus le sens physique, c'est le sens moral qui est désormais touché.

Sous le rapport de la littérature, une longue suite de chefs-d'œuvre prend place entre les siècles païens et le moyen âge, ce sont les écrits des Pères de l'Eglise. On pourrait aussi rapprocher ces écrits de la Bi-

ble, parcequ'ils ne sont le plus souvent qu'une magnifique explication de la parole sacrée. Apparus avec l'Eglise, ces célèbres orateurs et écrivains en ont suivi et favorisé le développement successif. Ils ont combattu avec elle ; ils ont soutenu ses dogmes, enseigné sa morale, protégé ses défenseurs et vengé ses martyrs. Dans tous ces écrits se trouve la vérité, l'esprit de foi, la vie, la vraie beauté enfin, et voilà pourquoi ils doivent être l'objet d'études sérieuses et prolongées. Leur place sera naturellement après les livres divins de la Bible, dont ils sont d'ailleurs le complément indispensable.

Et que l'on ne craigne pas de se fatiguer l'oreille ou de se fausser le goût par les défauts de la forme ; car, pour un bon nombre, les Saints Pères ont sous ce rapport même atteint le plus haut degré de mérite. A la vérité, on n'a jamais osé leur imputer le reproche qu'on s'est cru en droit d'adresser à tout le moyen âge d'être barbare dans la forme. Reconnaissons volontiers que les écrivains de ce dernier temps, emportés vers les cieux par l'élan de leur foi,ne se sont pas toujours occupés, dans leur vol sublime, de l'élégance et de la délicatesse de leurs mouvements. Mais en revanche, quelle vérité, quelle beauté dans les choses ! Quel mépris pour les vanités de cette vie, et quels ravissements en Dieu ! Quelle poésie dans ces chants et ces hymnes liturgiques dont M. L. Veuillot a pu dire : « Cette poésie est plus parfaite encore que la poésie des Livres saints, car, dit-il, l'Eglise du Christ a absorbé et accompli la poésie de la synagogue, comme la loi du Christ a accompli et absorbé la loi de Jéhovah."

Les modèles que nous offre le moyen-âge, sont

plus parfaits encore pour les beaux arts proprement dits que pour l'art littéraire. Tous les efforts de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la musique ont eu pour but de répéter visiblement la société chrétienne avec toutes ses beautés, de donner une forme tangible à l'Eglise du Christ et à chacune de ses merveilles. Les temples sacrés du moyen-âge, véritables sanctuaires de la Divinité, seront l'éternel honneur de ces siècles de foi. Entrons par la pensée dans ces temples, et voyons de quelle manière saisissante Dieu s'y laisse voir, environné des esprits célestes et des chœurs des élus. Ici, tout parle éloquemment, tout détache de la terre, tout emporte vers les cieux. Quelle âme pourrait rester froide à la vue de ce Dieu qui pardonne, qui bénit et attire à lui, à la vue de ces anges et de ces saints qui protégent et encouragent, devant ces majestueuses colonnes qui semblent vouloir transporter dans les airs, en présence de ces vues sublimes des joies du ciel, et des peines de l'exil, de ces accents que l'on dirait venir d'un autre monde, de ces soupirs qui expriment si fidèlement les apirations de l'âme, les douceurs de la vertu ou les remords du vice, de ce désespoir même des puissances de l'enfer, qui se précipitent du haut des tours, ou qui gémissent sous le piédestal des appuis du temple ? C'est là qu'il faut aller pour se former une idée de la puissance civilisatrice des beaux-arts, quand ils sont mis au service de la foi chrétienne.

Il était réservé aux siècles qui ont suivi le moyen-âge, de perfectionner dans sa forme l'art chrétien de cette période. Est-ce bien là l'œuvre accomplie dans l'âge moderne ? Non, messieurs, et ce n'est pas sans

un profond serrement de cœur que nous entrons dans la quatrième phase de l'art humain. Un mot se trouve ici qui nous explique toute cette période, parce qu'il exprime l'idée ou le principe dont l'art moderne a été l'application, c'est le mot à la fois faux et pervers de renaissance. Les Grecs, chassés de l'Orient par l'invasion musulmane, se présentaient à l'Europe chrétienne avec les chefs-d'œuvre soigneusement conservés de l'art antique, et l'on crut renaître au beau en adoptant ces productions comme les premiers, ou, pour mieux dire, comme les uniques modèles à suivre L'imitation des anciens, voilà quelle fut la grande règle de l'art pendant toute cette période. Dès lors, il fut entendu que le moyen-âge n'était qu'une époque de ténèbres et d'ignorance, et cet idéal divin, qui avait dirigé les artistes précédents, ne fut plus un guide sûr pour le goût. A la place de cette naïve et sublime expression de la beauté spirituelle qu'avaient inspirée le Fils de Dieu, la Vierge immaculée et les saints, pris pour modèles, on mettra et l'on exigera quoi ? les formes élégantes et bien proportionnés du style païen, l'expression achevée des fibres, des nerfs, des muscles, les plus délicates nuances de la carnation, l'irréprochable naturel des poses, la fraicheur ravissante des coloris, enfin une beauté matérielle qui enivrera les sens, mais qui laissera l'âme froide, si elle ne la précipite dans les bourbiers du vice. La musique, cet art si puissant pour remuer et élever le cœur, ne sera plus guère qu'un assemblage confus de sons harmonieux, incapables de rendre aucun sentiment autre que ceux réprouvés par la morale chrétienne. Et ce qu'il y a de plus étonnant, Messieurs, c'est que cette corruption de

l'art s'est étalé en plein christianisme, ce sont des idées chrétiennes, des sujets chrétiens, que, par une profanation sacrilége, l'on a ainsi revêtus de dehors païens.

En littérature, la plus brillante gloire de la renaissance est sans contredit le siècle de Louis XIV, et quel est le vrai caractère de cette littérature tant vantée du XVIIme siècle ? Messieurs, nous sommes ici en présence de la grande idole littéraire des temps modernes, nous le savons, et il faut de la hardiesse pour oser porter la main sur cette idole ; mais soyons de bonne foi, et examinons. Un homme se présente ; c'est Boileau, qui marchant sur les traces de son digne devancier, l'évêque Vida, entreprend de tracer les règles du nouvel art littéraire. Que veut-il avant tout ? la correction du style, l'élégance des tournures, la grâce des expressions, de la forme en un mot. Ce qu'il importe, suivant lui, ce n'est pas tant de savoir penser justement et chrétiennement, malgré son joli vers sur l'opportunité de bien penser, c'est de savoir dire des riens d'une manière délicate et plaisante. Qu'on ouvre son Art poétique si l'on veut s'en convaincre. Et cet homme, voulant joindre l'exemple au précepte, met son triomphe littéraire à raconter habilement ses actions les plus communes, à dire en une belle périphrase qu'il a cinquante-sept ans et que sa tête est recouverte d'une perruque. Toute sa correspondance avec les lettrés du temps, et en particulier avec Racine, n'est qu'une suite de discussions qui ont pour but de savoir si tel mot doit être considéré comme bas, telle locution comme impropre, ou tel agencement comme harmonieux.

Avec une semblable théorie, qui par dessus tout excluait de l'art tout élément chrétien, et qui fut généralement suivie à la lettre, on pressent facilement ce qu'a dû être la pratique. Puisqu'il faut nous résumer, citons seulement une appréciation du fameux Télémaque de Fénelon par un écrivain de l'excellente Revue de l'Enseignement chrétien. " Si la mythologie venait à se perdre, dit-il, on pourrait la retrouver tout entière dans cette prose fleurie et monotone du Télémaque dans lequel aussi, si l'on perdait les écrits de Fourrier, de St. Simon, de Cabet et des autres semblabies, on pourrait retrouver tout le système du socialisme tracé d'après Platon, et réalisé dans la république de Salente. "

Il ne manquait plus, pour confirmer ce faux système littéraire, qu'une critique inspirée des mêmes principes. Elle fut bientôt donnée à la France par les écrits de La Harpe Que l'on examine, en effet, la critique de La Harpe, et l'on verra qu'elle ne porte que sur les mots, sur la place qu'ils doivent occuper, sur l'élégance des tournures ou sur la justesse et la force des expressions. Rien, ou à peu près rien, pour l'idée et le sentiment, rien pour la morale et la vertu, et par là même rien pour la vraie beauté.

Concluons, en disant avec l'écrivain cité précédemment, que tous ces littérateurs chrétiens-paiens de l'âge moderne ont un style emphatique, savant si l'on veut, mais extraordinairement contourné ; et qu'il faut, en les étudiant, se mettre sérieusement en garde contre ce souffle païen qui les anime, et qui les égare si souvent.

Quand la révolution française eut fait voir dans l'action sociale le résultat des principes païens que l'on avait admis dans les arts, on sentit le besoin de prévenir de semblables désastres, en réagissant contre les tendances qui les avaient amenés. Alors naquit l'art contemporain, qui, malgré un rude travail, n'a pas encore reçu son complet développement, et dont la marche sera longtemps encore embarrassée par les doctrines impies de la Révolution. La renaissance avait rompu le courant d'idées du moyen-âge, et par là avait préparé l'abîme. Aux croyances chrétiennes avait succédé tout le bagage mythologique des temps anciens, comme aux traditions nationales l'admiration et l'imitation des coutumes antiques. C'est en reprenant le chemin autrefois délaissé, en renouant la tradition des siècles de foi que l'on pouvait parer à de nouveaux malheurs, et on le comprit.

En littérature, ce nouveau système prend le nom de romantisme, qui est une littérature chrétienne et nationale, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les théories insensées des romans impies et immoraux de nos jours. Ce qui caractérise le romantisme, c'est "la substitution aux couleurs fausses et usées de la mythologie païenne des couleurs neuves et vraies de la théogie chrétienne," c'est aussi le choix de sujets pris dans la société actuelle. Chateaubriand, par son génie du Christianisme si défectueux pourtant sous bien des rapports, a rouvert au commencement du siècle les deux sources où doivent s'inspirer les arts : le sentiment religieux et le sentiment patriotique. "Son œuvre est faible, dit M. Léon Gautier, mais son influence fut immense ; il a reconcilié la Religion et la Poésie."

Nous savons qu'il y a dans ce siècle une autre école, appelée classique, qui s'asservit encore aux règles des anciens, et qui tend fortement à son insu, si l'on veut, au libéralisme, comme première étape, et en définitive à l'irréligion. Mais cette école diminue de jour en jour, elle ne peut qu'être définitivement renversée dans un avenir plus ou moins prochain. On ne néglige pas la forme aujourd'hui, c'est vrai, car on en comprend l'importance ; mais la chose, l'idée, le fond prédomine, il a reconquis son empire. C'est avec la pensée surtout qu'il faut compter, c'est à elle que s'attache la critique, qui régularise la marche des lettres et qui en prévient les écarts.

Le même mouvement de rénovation se fait sentir dans les beaux arts, quoique d'une manière plus lente. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on répèterait froidement la qualification de gothique ou de barbare adressée par la renaissance au style du moyen âge Cette étude des anciens monuments, cette restauration des vieilles basiliques, cette réhabilitation de l'ogive que l'on voit s'opérer partout, et surtout en Europe, n'annoncent-elles pas une véritable révolution ? Peu à peu les traces du style païen s'effaceront sous les pas de l'Eglise reconquérant lentement mais sûrement sa liberté et ses droits.

Nous avons jeté un rapide coup d'œil, Messieurs, sur les produits de l'esprit humain qui peuvent servir de modèles pour l'étude des arts, et nous les avons appréciés successivement d'après la règle du sens chrétien ou des données de la Religion. Il n'y avait pas assurément d'autre mesure à employer, le beau ne peut être tel qu'autant qu'il renferme le bien. Con-

cluonsdonc qu'il faut aller puiser aux sources que ce travail de critique nous a montrées comme pures et vraies, que nous trouverons là de sains aliments pour l'intelligence et la sensibilité, et que c'est en étudiant ces modèles, après le type suprême de la Divinité et le type secondaire de la création, que cette dernière faculté acquerra le degré de développement dont elle est susceptible, et qui la rendra si puissante pour le bien. Ici donc encore, c'est le pur esprit chrétien qui dirige et vivifie tout, et nous pouvons répéter la belle parole de David : *Lucerna pedibus meis verbum tuum,* C'est votre lumière, Seigneur, qui dirige tous mes pas, c'est elle qui me conduit dans la recherche du bien et du beau, comme elle me guidera aussi dans la recherche du vrai par le moyen de la science.

IIEME POINT.

L'intelligence, Messieurs, que l'on pourrait appeler l'œil de l'esprit, est la faculté qui perçoit les idées, qui connaît, comme la volonté est la faculté qui porte vers les choses connues, et la sensibilité celle qui produit les images à l'aide desquelles l'action physique s'effectue. Par l'étude de la morale et par la culture des arts, l'intelligence a déjà reçu un haut degré de développement ; car c'est elle qui a présidé à tout ce travail, et qui a fourni ces connaissances sans lesquelles il ne peut y avoir d'art. Cependant sa formation ne sera complète que lorsqu'elle aura fait une étude spéciale du vrai, qui est son objet propre. Le vrai absolu est l'équation entre une existence et l'intellect divin, pour parler le langage de la philosophie ; le vrai relatif est l'équation entre l'intellect créé et cet-

te existence. Il n'y a de vrai que ce qui est conforme à l'ordre établi de Dieu, hors de là tout est faux et erronné. Perçu par l'intelligence, le vrai produit la science, qui est non une simple érudition, mais une connaissance raisonnée, la connaissance des choses avec leur principe, leur nature et leur fin. A proprement parler, nous n'avons la science que des choses que nous pouvons expliquer, ou dont nous pouvons rendre raison. Voilà la science et son objet, voilà aussi les moyens de développement de l'intelligence.

En entrant dans ce nouveau domaine on se sent frappé d'étonnement et de douleur, à la vue de la misère de l'homme dans son état de déchéance. L'homme a été mis en possession de ce vaste temple de l'univers, créé pour lui, il doit l'habiter et il ne le comprend pas ; au-dessus de sa tête comme sous ses pieds, comme tout autour de lui, il aperçoit des merveilles sans nombre dont il ne peut se rendre compte. S'il veut connaître, les premiers pas qu'il fait dans la science lui découvrent des abîmes d'ignorance qu'il n'avait pas aperçus d'abord ; de nouveaux horizons plus vastes et plus obscurs s'ouvrent devant lui à mesure qu'il s'avance, et bientôt c'est l'infini, c'est l'incommensurable qui épouvante ses regards et déconcerte sa marche. S'il veut alors, dans sa déception, se replier sur lui-même et chercher au fond de son être une satisfaction à ce besoinde savoirqui le tourmente, des ténèbres plus profondes encore viennent l'acabler, de nouvelles incertitudes fatiguent et lassent son intelligence. Sa nature, son existence, sa vie, son origine et sa fin, voilà autant

de mystères qu'il ne peut éclaircir. Alors il sent toute la pesanteur de sa dégradation, et se tournant instinctivement vers le ciel,il appelle à son secours la Lumière Suprême qui donne la raison de tout, et devant laquelle il lui faut s'humilier d'abord de sa faiblesse et de son impuissance. Mais, aidé de ce secours divin, il pourra reconstruire peu-à-peu, à la sueur de son front, l'édifice renversé de ses connaissances primitives, qu'il possédait par droit de création.

Ses plus chers intérêts exigent d'ailleurs qu'il entreprenne de parcourir cette voie rude et difficile de la science, et ce sera comme un puissant aiguillon qui pressera son courage, pendant le cours de sa marche. Dans quelque milieu qu'il se trouve en effet, il a besoin de connaître la vérité, qui seule peut donner la liberté et le salut. La pensée gouverne le monde, répète-t-on souvent, et c'est sur des principes que repose toute société. Les arts manifestent la vie sociale des peuples, c'est le miroir où ils se peignent; mais les sciences ont d'abord fait cette vie sociale ce qu'elle est.

La vérité comme l'erreur ne saurait se restreindre longtemps aux hautes régions de la pensée ; l'homme sentant toujours le besoin d'agir, et conformément à ses convictions, il faut que cette vérité ou cette erreur passe bientôt dans le domaine des faits. Que les immuables principes du vrai, du bien et de la justice soient solidement assis dans une nation, et cette nation marchera sûrement dans la voie du bonheur ; elle prospérera, elle grandira,soutenue par les éléments de vie qu'elle porte en son sein, et réalisant cette parole de l'Ecriture : *Justitia elevat gentem*, la justice élève les nations (Prov. 13-34). Qu'au contraire l'erreur se

glisse dans cette société, et dès lors l'inflexible arrêt de sa déchéance est prononcé ; toutes les forces se détendent, le corps se dissout, la vie s'échappe de toutes parts ; et si une main éclairée ne vient au plus tôt apporter à ce peuple l'aliment de la vérité, qui est le contre-poisson de l'erreur, c'en est fait de son bonheur et même de son existence. L'histoire est là pour confirmer par le spectacle de ses révolutions, de ses catastrophes et de ses ruines, la vérité de cet avancé.

De là, l'importance de préparer par l'éducation des hommes éclairés, et fortement affermis dans les vrais principes qui régissent les sociétés et le monde. Ces hommes seront semblables à ces phares lumineux bâtis sur le rocher au pieddduquel la mer vient briser ses flots, et qui sont pour le voyageur un point de ralliement au fort de la tempête, comme un guide sûr pendant le calme de la traversée.

Quand une lumière surnaturelle, Messieurs, vient conduire nos pas dans la recherche du vrai, nous entrons plus spécialement dans le domaine de théologie, nous acquiérons une science divine ; si au contraire, c'est une lumière naturelle, qui fait briller la vérité à nos yeux, nous sommes plus spécialement dans le cercle de la philosophie, et nous nous préparons une science humaine. On conçoit assez que pourdévelopper et former l'intelligence, c'est plutôt cette dernière voie que la première qu'il faut suivre, d'abord parce qu'elle est moins élevée, et, en second lieu, parce que la philosophie sert de préambule à la théologie. L'étude de la philosophie dans ses deux grandes divisions, la philosophie natu-

relle et la philosophie intellectuelle, voilà donc le dernier travail de la haute éducation. Pour en tracer les limites, suivons l'homme de la science poursuivant le cours de ses investigations dans le domaine des réalités.

S'interrogeant d'abord sur le milieu où il se trouve, il sent le besoin de parcourir en tous sens le globe terrestre qu'il habite ; il en examine la surface, et y aperçoit l'immense étendue des mers etdes continents, la multiplicité des montagnes, des fleuves et des rivières ; sa forme sphérique se dessine bientôt sous ses yeux, il se rend compte de son mouvement de rotation sur luimême, et cette révolution découvre successivement à ses regards la longue chaînedes corps majestueux, qui se balancent dans les espaces célestes. Il s'élance à leur poursuite, les interroge chacun sur leur nature, leurs propriétés et leurs fonctions, et par ses calculs autant que par ses observations, il parvient à déterminer leur position respective, leurs dimensions et leurs mouvements. Bientôt cependant son vol se ralentit, l'air manque à sa respiration, sa marche chancelle, les appuis lui font défaut ; et malgré son impatience de percer les horizons infinis qui s'ouvrent devant lui, et de sonder les merveilles qui ravissent ses yeux, il lui faut s'arrêter et revenir sur ses pas, laissant à Dieu le secret de ses œuvres et à une vie meilleure la pleine satisfaction de son désir de connaître.

Rentrant alors dans l'examen détaillé du globe qui le soutient, il aperçoit à sa surface et indépendamment de lui, une foule de corps qui excitent sa curiosité. Quelles sont leurs formes et leurs propriétés ? De quelle matière se composent ils ? Quels rapports

entre eux ? Quelles anologies, quelles dissemblances ? Voilà autant de problèmes à résoudre. Il observe, il compare, il raisonne, il calcule, il expérimente, et peu-à-peu le voile qui recouvrait tous les corps se replie sur lui-même ; leur nature se découvre, leurs énergies se perçoivent, leurs réactions réciproques se distinguent ; et trouvant là un moyen factice de répondre aux besoins de son intelligence, il dispose ces matières sous de nouvelles combinaisons et en obtient mille résultats différents. Ce n'est pas assez encore. Insensiblement conduit des choses qui couvrent la surface de la terre à celles qui sont cachées dans son sein,il plonge à l'intérieur du globepour en examiner la structure, et en analyser les différentes parties. Parvenu ainsi au bas de l'échelle des êtres, il commence ce mouvement ascensionel, qui de degrés en degrés doit le conduire à Dieu, le terme de toutes choses, conformément à cette parole : *Omnis creatura scala est ad Deum*,Toute créature reporte graduellement à Dieu.De la matière inorganique,il passe aurègne végétal,et du règne végétal,au règne animal, observant tout et scrutant tout. Dans cette première phase de son ascension, il a souvent laissé de côté l'individualité des corps pour s'occuper de leurs propriétés les plus générales. Il a vu s'opérer autour de lui mille phénomènes divers, qui ont frappé son esprit et ébloui ses regards ; en les pénétrant dans leurs dernières raisons, il a fini par découvrir les lois générales qui régissent la matière, et dès lors de nouveaux champs immenses se sont déroulés devant lui profondément illuminés par les seules lumières de son raisonnement.

Arrivé à lui-même par l'étude du règne animal,

l'homme s'arrête, il a touché les confins du monde matériel; voici le point de jonction entre la matière et l'esprit, c'est l'union de son corps, de son âme. Du regard il entrevoit un monde nouveau plus brillant que le premier, plus majestueux et plus vaste, mais aussi plus rempli d'obscurité et de secrets. Que va-t-il faire ? ce monde n'offre rien de tangible, il ne peut ni en toucher, ni en expérimenter les objets, leur subtilité les dérobe à ses sens. Alors, dépouillant les livrées de la matière et donnant le repos à ses sens, il se fera tout esprit pour pénétrer l'esprit, et dirigé par la lumière de sa raison, il se hasardera à franchir l'entrée du monde spirituel.

Sur le seuil de ce splendide palais cependant, il se retourne et contemple encore une fois l'être matériel qui est à ses pieds ; cette fois il le considère abstraction faite de la matière sensible, et seulement en tant que grandeur ou quantité. Il l'étudie sous ce dernier rapport, il le mesure, il le calcule, l'apprécie de mille manières, et satisfait enfin, comme l'ayant en quelque sorte épuisé, il s'élance hardiment dans le domaine de l'immatérialité.

Mais le flambeau qu'il tient dans sa main, et qui est son seul guide, ne projette autour de lui qu'une lumière incertaine, ce flambeau demande à être nourri, fortifié, bien ordonné, c'est le premier travail à faire pour assurer le succès, c'est l'œuvre de la logique. Plus affermi désormais dans sa marche, et ayant plus de moyens à sa disposition, il peut pénétrer dans les sévères régions de la métaphysique pour examiner l'ensemble des êtres immatériels.

Parmi ces êtres, les uns revêtent l'immatérialité

par l'abstraction de l'esprit, les autres la possèdent de leur nature. D'un côté sont les propriétés, les principes, la classification de l'être, de l'autre Dieu, les anges et l'âme humaine en tant que séparée du corps. Le philosophe pénètre audacieusement dans ces sentiers ardus, il marche tantôt par induction tantôt par déduction, il argumente, il raisonne, la vérité qu'il découvre et en laquelle il se complaît, augmente encore son avidité de connaître et soutient son courage. Mille embarras couvrent cependant sa route : ce sont des systèmes de tout genre, qui, après avoir été élevés à grands frais par d'orgueilleux penseurs, ont été renversés et laissés sur la voie pour l'instruction des hommes. Il les aborde de pied ferme, en recompose la structure pour la mieux comprendre, et passe outre après en avoir saisi la fausseté.

L'âme humaine s'offre à ses regards, c'est le réceptacle de toutes ces conceptions, le laboratoire où se font toutes ses analyses et ses combinaisons ; il en distingue d'abord les facultés, les étudie en elles-mêmes et dans leur exercice, puis, plongeant dans la profondeur de son essence, il cherche le principe de ces facultés et de ces opérations.

S'élevant ensuite d'un dégré, il touche à la nature angélique, et s'approchant encore du sommet de l'échelle des êtres, il se trouve enfin en présence de la Divinité, dont il essaie de sonder les attributs et les perfections. Mais la lumière qui le guidait et qui déjà s'était considérablement affaiblie, perd ici tout son éclat, les ténèbres le recouvrent ; pour ne pas s'égarer, il rebrousse chemin ayant à peine entrevu l'Infini dans les profondeurs de son éternité. Il lui sera permis toutefois de

pénétrer dans le Saint des Saints, et de contempler à loisir les merveilles de la Suprême Vérité ; mais seulement quand la foi rayonnera dans ce sanctuaire céleste, et que la Beauté infinie se révèlera elle-même à ses yeux. Redescendant donc la longue chaîne des êtres qu'il a parcourus successivement, il en saisit les rapports, il voit les liens qui les unissent, et en vertu desquels tout converge vers Dieu, le terme suprême. Il conclut à des lois qui régissent tous ces êtres, et auxquelles ils ne peuvent se soustraire sans s'écarter de leur fin et sans briser l'harmonie de l'ensemble.

Voilà, Messieurs, la course investigatrice de l'esprit humain dans le domaine du vrai ; nous l'avons indiquée en abrégé, mais du moins en substance. L'intelligence cherche la vérité sur Dieu, sur l'homme et sur le monde : voilà le cercle dans sa plus simple expression. Les contours cependant en sont immenses, si vastes même que dans l'œuvre de l'éducation, on ne peut entreprendre de faire parcourir à l'élève tout le détail de l'espace qu'ils renferment. Une vue d'ensemble suffira d'ailleurs au but que l'on s'y propose, le développement et la formation de l'intelligence.

Nous avons tracé la route à suivre, nous avons déterminé les sinuosités et signalé les endroits difficiles, il nous reste à indiquer les moyens d'y marcher sûrement. C'est là certainement le point important.

Trois procédés sont donnés à l'homme pour connaître : la foi, la raison, et l'observation sensible. Nous pouvons examiner la nature, observer ce qui s'y passe, et expérimenter à l'aide de nos sens les effets qui s'y produisent ; de là, une foule de vérités se découvrent à nous, à mesure que les réalités nous frappent.

Par ce procédé nousnous emparons de toute la nature physique, nous la parcourons en tous sens ; mais arrivés sur les confins, il nous faut nous arrêter, nos sens ne témoignent pas au delà du monde matériel.

Par le second procédé, nous allons plus loin, nous pouvons franchir les limites de la matière et pénétrer dans le monde spirituel, car ce monde s'objecte, en partie du moins, à notre raison. Dans tout le vaste espace de l'ordre naturel, nous sommes dominateurs et nous pouvons marcher d'unpas libre et hardi, les vérités nous apparaissent dans une évidence lumineuse ; une idée nous frappe, en l'examinant, en la creusant, nous en voyons mille autres jaillir de là comme de leur source, nous saisissons les rapports prochains et éloignés des choses, nous rattachons toutes les particularités par un nœud commun, enfin nous formons à force de rayons un faisceau de lumière déjà magnifique qui illumine notre entendement.

Mais si nous voulons passer de l'ordre naturel au monde surnaturel, la raison devient impuissante, elle ne peut atteindre directement les vérités sublimes qui s'y trouvent, il faut un autre procédé. La foi se présente alors ; avec elle plus de dangers, la marche est sûre et conduit au terme, tout s'explique par ses dogmes, tout s'éclaire par ses données, et l'intelligence ravie de tant de lumières, se complaît en Celui qui les communique comme par un épanchement de son essence.

Ainsi, ces trois voies de la connaissance se relient l'une à l'autre, ces trois procédés ne peuvent se séparer, ils se complètent et se perfectionnent. L'observation et l'expérience limitent la science à l'ordre des

choses sensibles, et renversent tout si elles veulent être exclusives ; la raison et l'évidence, quoique pénétrant bien au-delà, ne donnent encore que des connaissances tout-à-fait bornées, et lorsqu'elles se déclarent souveraines elles ouvrent devant elles les abîmes insondables du scepticisme ; la foi est nécessaire pour éclairer le sommet de l'édifice du vrai, et par là en illuminer toutes les parties. Le philosophe marchera donc à la recherche de la vérité, aidé et soutenu par l'observation, guidé par la raison, mais dominé, protégé et régi par la foi, comme les Hébreux cheminaient à travers le désert à l'ombre d'une nuée miraculeuse, qui éclairait et protégeait leurs pas vers la terre promise.

Mais où trouver les maîtres qui présideront à cette marche, car l'écolier, dont nous nous occupons, ne peut faire lui-même l'application des trois procédés indiqués, cette application doit lui être présentée toute faite ? Il lui faut un enseignement d'autorité, vu qu'il ne saurait encore s'aventurer dans la voie de ses conceptions propres.

Nous ouvrons l'histoire, et voici ce que nous y trouvons. Le premier moyen scientifique, qui a été en usage dans tous les temps, a été spécialement employé depuis le dix-septième siècle de l'ère chrétienne. A cette époque, l'observation sensible que l'on avait considérée jusque là comme un moyen tout à fait secondaire de connaissances, est tout à coup prônée, adoptée en premier lieu, et presque imposée même aux esprits philosophiques. La renaissance venait de souffler sur l'Europe les fétides exhalaisons du paganisme, qui s'échappaient du cloaque byzantin troublé par le

cimeterre de Mahomet. Les gloires de l'antiquité étaient remises en honneur, et en philosophie, Platon avec sa basse et rampante analyse détrônait la synthèse péripatéticienne christianisée au moyen âge par St. Thomas. A mesure que la vie païenne s'introduit dans les nations formées par l'Église, on descend des sommités de la métaphysique,et même des hauteurs de l'évidence rationnelle ;et alors apparaît cet homme,que l'on a nommé le père de la philosophie expérimentale, l'Anglais Bacon, qui proclame comme unique procédé scientifique la vérification par les sens. Hobbes etLocke viennent après lui pour développer son système et tirer les conséquences de sesprincipes ;puis Voltaire,puis Condillac se chargent de transporter sous d'autres cieux les doctrines matérialistes écloses sur le sol britannique, et bientôt le sensualisme le plus dégradant envahit les peuples. Car, remarquons-le bien, cette méthode effectivement bonne et puissante pour l'ordre des choses sensibles, est frappée hors de là d'une stérilité complète ; et quand on ne peut se rendre compte du monde spirituel, quand le monde surnaturel échappe aux moyens de vérification, on les nie tous deux ; on nie la Divinité, on nie l'âme humaine et sa vie future, on rejette l'ordre moral, on se détourne du ciel pour se clouer à la terre. De là ces flots de sensualisme et de positivisme, qui, à l'heure présente encore, noient les intelligences et les étiolent.

Quand la grande Révolution est apparue, on fut surpris de voir en pleins pays chrétiens et civilisés de vrais barbares, des hommes qui n'avaient plus guère rien à envier à la brute ; en regardant un peu en arrière, on se serait plutôt étonné s'il n'en avait été

ainsi. Comment arrêter le débordement des eaux quand on a rompu toutes les digues, ouvert toutes les écluses, brisé tous les remparts ? Comment dominer la fougue des passions, quand on leur a une fois lâché la bride ?

A la même époque de réhabilitation païenne, et sous le même souffle, un peu épuré cependant, un autre homme créait un système également faux à cause de son exclusion. On a surnommé cet homme le père de la philosophie moderne ; c'est Descartes qui établit la raison dans une indépendance ou plutôt une souveraineté absolue, en rapportant tout à l'évidence. Que Descartes ait touché un haut degré de mérite en rappelant qu'il fallait savoir au besoin penser par soi-même, cela s'accorde très-facilement, surtout quand on se rappelle la pesanteur du joug de l'autorité aristotélienne, qui, au seizième siècle, s'opposait même souvent avec impunité à l'autorité des saintes Ecritures. De plus, que Descartes soit resté chrétien, nous le voulons bien ; mais le principe était posé, la mise au jour des conséquenses n'était qu'une affaire de temps. Malebranche, Spinosa et une foule d'autres s'engagèrent dans le mouvement, et précipitèrent les résultats. L'ordre surnaturel, dans son ensemble du moins, dut disparaître devant le rationalisme, et le résultat définitif d'une telle doctrine ne fut guère différent de celui où aboutit le système sensualiste de Bacon.

Mais, Messieurs, transportons-nous au-delà de cette ère païenne du dix-septième siècle, qui opéra la séparation de la science et de la religion, et examinons la méthode scientifique du moyen âge. Ici, tout

est différent, la philosophie s'accorde avec la théologie, la raison se fait l'humble servante de la foi, et les sens aident la raison. Ce système si rationnel et si vrai a été préparé de longue main, et construit par l'Eglise elle-même.

En possession des éléments barbares destinés à composer les nations chrétiennes, l'Eglise prend d'abord ces éléments dans la fange charnelle où ils croupissent. Car, en dehors des limites de la civilisation, il n'y a d'autre vie que celle des sens. Cette vie se modifie peu-à-peu, les sens perdent leur grossièreté, ils s'assouplissent, se forment et s'élèvent. A la force brutale l'Eglise va faire succèder la force de l'esprit, devant laquelle toute matière sera soumise. A l'impulsion de la nature et des instincts va succéder la voix dominatrice de la raison ; à la puissance du bras ou de l'épée, la puissance de la grâce, enfin à la domination sur autrui, l'empire sur soi même. Avant de quitter cette première région, l'Eglise va-t-elle y asseoir la base de l'édifice scientifique ? non, car cette base ne soutiendrait qu'une partie de l'édifice. Elle monte d'un degré, et atteint le domaine de la raison qu'elle élève et discipline à son tour. Posera-t-elle ici du moins le point d'appui de toutes les connaissances ? Pas encore, Messieurs.

La raison la demande cependant ; elle a appris à connaître sa force et ses moyens, et voilà qu'elle veut s'affranchir de toute autorité. Entendez-la crier par la bouche d'Abailard qu'elle seule suffit à toute science et à toute vérité, qu'elle veut être souveraine ; car, dans cette dialectique qui a remué de ses prétentions une partie du moyen âge, que peut-on voir autre chose

qu'un pur rationalisme ? Par ce mot dialectique, on n'entendait pas comme aujourd'hui un simple art de raisonnement ou de logique, c'était l'art de comprendre d'abord ce qu'on appelait les universaux et les prédicats, et de raisonner ensuite sur toutes choses à l'aide de ces moyens, c'était la métaphysique unie à la logique, une sorte de formulaire général, dit le Dr. Frédault, pour concevoir, comprendre et raisonner toute espèce d'être réel ou imaginaire, abstrait ou concret, substantiel ou qualificatif.

Le danger était pressant, mais l'Eglise veillait sur les destinées de la société chrétienne. Un concile s'assemble dans la ville de Sens ; la dialectique et la théologie s'y rencontrent ; mais à peine l'assemblée est-elle ouverte que St. Bernard saisit d'une main hardie cette raison orgueilleuse, qui voulait secouer tout joug et s'envoler sur ses propres ailes.

Il la terrasse du coup, et la soumet définitivement à l'autorité de la foi. On proclame Dieu le Dieu des sciences, conformément à la parole de l'Ecriture, et c'est d'après cette donnée que l'on s'occupe ensuite d'organiser et de classer les sciences.

Ce travail reçoit l'empreinte de plusieurs génies, et il se termine avec le grand St. Thomas d'Aquin. La théologie est placée au sommet ; les autres sciences sont hiérarchisées sous elle, s'unifient en elle et se perfectionnent par elle. C'est Dieu, la Suprême Vérité, qui est au centre, et qui rayonne comme un foyer ardent sur toutes les parties du monde physique, du monde moral et du monde intellectuel. Voilà la grande synthèse scientifique du moyen-âge ! Elle ressemble à un arbre majestueux planté dans le champ de l'Eglise,

dont la théologie forme le tronc et les sciences humaines les branches et les rameaux. C'est la foi qui soutient et vivifie tout, comme du tronc de l'arbre part la sève qui répand la vie jusqu'à ses extrémités.

Que restait-il à faire, Messieurs ? car tout magnifique que fut le travail accompli, le domaine de la science n'était pas épuisé. Il restait à compléter et à perfectionner par l'analyse cette haute synthèse ; il restait à faire croître l'arbre, à en développer les branches et à y faire pousser de nouveaux et nombreux rameaux. Est-ce bien ce que les siècles suivants ont fait ? On s'est jeté dans l'analyse, il est vrai, et c'est ce qui distingue la science moderne ; on s'est mis à parcourir successivement chacun de ces mille ruisseaux qui arrosaient la plaine, on les a même multipliés d'une manière prodigieuse par un vaste réseau de canaux et de bouches nouvelles, on en a creusé le lit par un travail opiniâtre ; mais sans remonter à la source qui expliquait tout, sans unifier toutes les pousses et les rejetons de l'arbre par la tige mère. On s'est empressé, au contraire, de couper les branches de cet arbre en séparant les sciences de la Religion et les branches ainsi coupées n'ont pu que tomber sur le sol pour mourir bientôt.

Que l'on jette un coup d'oeil sur le travail scientifique opéré depuis le XVIIème siécle, et l'on se convaincra de la justesse de cet avancé. On y verra bien des spécialités sérieusement approfondies, des succès d'analyse dus au reste autant à la multiplication des besoins qu'à la pénétration de l'étude et à la constance des observations, mais pas de travaux sérieux de coordination, pas d'encyclopédies vivantes comme au

moyen-âge, et l'on en est réduit de nos jours à demander partout une synthèse.

Heureusement pour notre temps que l'Eglise parvient à retirer peu à peu des serres de la Révolution l'enseignement qui est son droit, et les Universités Catholiques que l'on voit s'élever de toutes parts, annonce l'aurore d'un plus beau jour. Là, il y aura une véritable unification des sciences autour d'un centre vivificateur, et les siècles à venir pourront jouir des splendeurs que nous aurions aujourd'hui, si l'impiété n'avait brisé le courant religieux du moyen-âge.

Les maîtres à suivre seront donc les grands docteurs du XIIIème siècle, et tout d'abord le plus sublime d'entre eux, St. Thomas d'Aquin, que l'on a surnommé l'Ange de l'Ecole. L'intelligence ainsi guidée parcourra sûrement toutes les voies de la science, elle s'y formera et s'y agrandira par la perception du vrai ; et comme les enseignements du Docteur Angélique ne sont que de fidèles échos des enseignements divins, nous pouvons répéter encore ici la parole du Roi Prophète : *Lucerna pedibus meis verbum tuum, Domine,* C'est votre lumière, Seigneur, qui dirige mes pas et éclaire tous mes sentiers.

Ces travaux philosophiques achevés, Messieurs, la carrière de la Haute Education est totalement parcourue. Entré dans cette carrière au sortir de l'enfance, l'élève est devenu homme par l'âge comme par la maturité de l'esprit, et la société peut maintenant réclamer ses services. Il est prêt à lui vouer une intelligence fortement nourrie, agrandie et élevée, par l'acquisition de la science ou par l'étude du vrai, qui lui

a été présenté d'abord dans l'ordre des choses sensibles, puis dans le monde spirituel, puis en Dieu, la source de toute vérité. Dieu, lui a-t-on dit, est le vrai absolu, lui-même s'est proclamé tel par la voix des Saintes Ecritures : Je suis celui qui est, *Ego sum qui sum* ; c'est le Très-haut, le Jéhovah des juifs, la première personne de la sainte Trinité. Ce jeune homme consacrera aussi au service de la société et à la gloire de Dieu, un esprit pratique, une sensibilité développée, fortifiée et ennoblie par la culture des arts ou par l'étude du beau. Il a cherché cette beauté dans les chefs-d'oeuvre de l'art humain, dans la magnificence de la création, et dans les splendenrs du Verbe divin, type suprême de toute beauté, Beau absolu parce qu'il est l'image parfaite du Vrai absolu. Enfin ce nouveau citoyen rattachera pour jamais à la cause de son pays et de sa religion, toutes les énergies d'une volonté sévèrement rectifiée et formée par les enseignements de la morale ou par l'étude du bien, dont il a vu les préceptes dans la religion, les exemples dans l'histoire, et la pratique dans le culte divin. On lui a montré quelles sont les vertus propres à chacune des trois sociétés qui se partageront sa vie, et comment il doit partout s'incliner respectueusement sous le joug de l'autorité qui préside au-dessus de lui. Sa volonté, cherchant la raison de son obéissance, gravit l'un après l'autre les degrés de la sublime hiérarchie des pouvoirs, et arrive ainsi au bien absolu qui est également Dieu, qui est l'Esprit Saint, la troisième détermination de la nature divine, la connaissance éternelle du Père et du Fils produisant l'Amour éternel par la ré-

vélation du bien. Cette jeune âme, soumise à l'éducation, a donc été considérée dans sa trinité de puissances, comme une image défigurée de la Trinité divine ; et dès lors tout le secret de sa rectification et de son perfectionnement s'est trouvé dans sa réapposition sur le modèle où elle avait été formée. Elle a dû jouer le rôle d'un miroir réflecteur appliqué au Soleil de Justice pour en réfléchir les rayons, qui ont été le le Vrai, le Beau ou le Bon, selon qu'elle les a reçus dans son intelligence, dans sa sensibilité ou dans sa volonté. Donc, on a fait consister toute son éducation à la diriger vers Dieu par la triple voie de ses facultés.

Ce point de vue, le seul juste pour envisager l'éducation de la jeunesse, nous donne, Messieurs, une haute idée de cette œuvre. De là, nous voyons se dérouler devant nous la longue chaîne des bienfaits d'une vraie éducation, comme aussi toute la suite des désordres qu'engendre une éducation fausse. L'Eglise catholique possédant seule toute vérité, toute beauté et tout bien, est seule capable de remplir dignement la haute fonction d'élever la jeunesse ; et plus une éducation sera non-seulement chrétienne mais catholique, plus elle sera dans le vrai. A l'Eglise donc le soin qu'elle réclame comme son droit, d'élever les âmes, et de préparer pour la société les sujets d'élite dont celle-ci attend l'impulsion et la direction. Et quel autre est capable du dévouement nécessaire à cette œuvre ? Quel autre voudra s'imposer les persévérantes fatigues et les sacrifices de tout genre, sans lesquels il n'y aura jamais de vraie éducation ? Le laboureur trouve écrasante la poignée de l'instrument

dont il doit armer son bras pour défricher et cultiver son petit coin de terre, qui pourtant s'empresse de lui rendre au centuple le peu qu'il lui donne ; sera-t elle donc légère la peine à laquelle il faudra se soumettre pour fertiliser ces esprits et ces cœurs frappés par le péché d'une stérilité désolante ? Préposez à ce travail l'homme du monde,qui ne connaît que de nom l'abnégation chrétienne, chargez-le de vos deniers,comblez-le de vos promesses, accordez-lui toute la considération dont vous êtes capable, vous aurez en retour la juste valeur de votre argent, souvent même estimée au poids écrasant de l'égoïsme. Et encore en quoi consistera cet équivalent de vos déboursés ? Que recevront vos enfants confiés aux mains de ces maîtres non autorisés ? L'instruction peut être,maispas d'éducation.Or l'instruction seule donne du vernis, mais n'élève pas, ne civilise pas. La science ainsi séparée de la vertu ne produit que l'orgueil : elle enfle, comme dit l'Ecriture, et quand les hommes qui doivent prendre la principale part d'action dans la société sont remplis d'eux mêmes et emportés par l'ambition, ils sont complètement inhabiles, malgré toutes leurs lumières, à promouvoir les intérêts communs, ils mèneront la société aux abîmes. La religion, au contraire, attendant sa récompense de Dieu et non des hommes, travaille toujours en vue de l'éternité et non simplement pour le temps ; elle ne demande pas de salaire, elle réclame seulement la liberté de faire le bien. Elle prend l'homme pour ce qu'il est réellement, elle envisage sa vie terrestre dans son vrai sens, et voilà pourquoi la formation et le développement qu'elle lui donne ne tendent qu'à assurer son bonheur dans cette vie et dans

l'autre. Ce n'est pas trop, Messieurs, de laisser cette divine charité s'épanouir librement ; ce n'est pas trop même de favoriser par tous les moyens en notre pouvoir ce zèle et ce dévouement, qui ne demandent qu'à se sacrifier ; par là seront assurés dans l'éducation de la jeunesse nos intérêts les plus chers, l'avenir de la société et la gloire de Dieu.

(FIN.)

ERRATA.

Page 13,	**au lieu de**	**en toutes ces choses,**	**lisez :**	**en toutes choses.**
" 37	**"**	**étalé**	**"**	**étalée.**
" 50	**"**	**s'objecte**	**"**	**s'objective.**
" 52	**"**	**est apparue**	**"**	**apparut.**